

UN HÉRITAGE LÉGENDAIRE

Reinert, dit « Sombre », natif de Larochette et Radjah de Sardhana

par

MARCEL NOPPENNEY

(Suite.)

« A tout compatriote allemand, écrit le père Noti dans un accès de patriotisme aigu, je recommanderais d'aller à Agra — on y va en chemin de fer. Cette ville n'est guère qu'à 1260 kilomètres de Bombay, et cela ne représente qu'une bagatelle de 30 heures. Là, il se rendra à l'ancien cimetière catholique, le *Padritola* ou *Padre Santo*; il y remarquera un petit bâtiment octogonal, surmonté d'une coupole, qui provoquera aussitôt en lui un sentiment patriotique: c'est le tombeau d'un guerrier allemand (deutscher Kriegsmann) qui a trouvé en ce lieu celui de son dernier repos, loin de sa patrie: L'inscription commémorative est en langue portugaise. En voici le texte:

AQUIAZ	EO AOS 4
OWALT	DE MAYO
ERREINHA	NO ANNO
RD. MORR	DE 1778

« Sans doute, ajoute-t-il, serait-il vain de rechercher, après 184 années, le lieu de sa naissance. Une chose toutefois est sûre et certaine: c'était un Allemand! »

Noti n'ajoute pas sur quoi il se base pour s'exprimer d'une façon aussi catégorique et qui fait pressentir déjà le style des communiqués de la guerre. Mais comme il sait la valeur de l'assertion répétée à défaut d'argument valable, il nous affirmera encore 150 fois la même chose, sur les 146 pages de son volume.

Enfin, Allemand ou non, voici, au résumé: Garçon-boucher à Strasbourg, Rainhard Walter, dit Regnard Gautier, s'engage vers 1750 en qualité de matelot-charpentier à bord d'un navire français qui cingle vers les Indes; il vient d'atteindre ses trente ans comme il débarque sur la côte de Coromandel, pays des laques précieuses; le voici sur le plancher de Siva, dégoûté de la mer et des fureurs océanes; son lâche son métier et se fait soldat au service de France; son teint foncé (chose étrange dans ce pays de moricauds!) lui vaut le surnom de « sombre », que les principes de la prononciation indoue travestissent bientôt en « soumru »; sous les ordres lointains, mais probables, de Dupleix, sans doute étudie-t-il la stratégie applicable en ces pays orientaux? Un beau jour, vers 1755, pour une raison que l'on ignore, il abandonne sans crier gare les drapeaux fleurdelisés et entre, à Calcutta, dans le régiment suisse de Vasserot qui est aux gages de la Sérénissime Indian Company. Mais le service helvético-anglais lui fait sans doute regretter la manière française; dix-huit jours après, il déserte et vient de nouveau offrir ses services à la France. Par mesure de précaution, au lieu de se faire inscrire sous le nom qui est le sien sur les contrôles de l'armée française — Gauthier Regnard — il adopte le sobriquet dont on l'a affublé: Sombre, Soumrou ou même Summers — on n'est pas très d'accord à ce sujet — et se trouve sous les ordres de Law, le propre neveu du spéculateur, le père, plus tard, du futur marquis de Lauriston, maréchal de France.

Les forces anglaises s'emparent de Chandernagor; Law et ses trois cents hommes — dont Reinert — se dégagent à temps et, avec des fortunes diverses et des alliés indigènes, ces trois cents Français inquiéteront les Anglais jusqu'en 1761, où Law sera fait prisonnier avec 13 officiers et 50 soldats.

Cependant, l'aventurier franco-luxembourgeois-helvétique, servi sans doute par un génie naturel, a acquis les connaissances stratégiques et techniques militaires qui font les grands capitaines. Ses hommes, les anciens de Law, le proclament leur chef; il se met et les met à la disposition du nabab du Bengale, Casim Ali, réforme l'armée de celui-ci, l'arme à l'euro-péenne, anéantit à Patna un détachement anglais sous les ordres du major Ellis, et fait passer les survivants, 40 officiers et 140 hommes au fil de l'épée ou, plutôt, pour être véridique et local, il invite tout ce monde fait prisonnier à un grand festin, au cours duquel il fait tirer dans le tas « jusqu'à ce que mort générale s'en suive ». Exécution prompte et sommaire ordonnée par Casim Ali et que l'*Annual Register VII, Londres 1764*, p. 43, met au compte « d'un certain Sommers, Allemand et déserteur de la Compagnie des Indes ». En bon patriote nous espérons rétrospectivement, que, malgré Noti, il n'y a pas identité entre ce Summers et notre Sombre. . . .

Quoiqu'il en soit, nous voyons peu de temps après Sombre quitter le service de Casim Ali, s'emparer de ses trésors et de ceux des bégums d'Oudh, se servir de ces prises pour équiper à l'euro-péenne une nouvelle armée et quitter les bouches du Gange pour le pays des Ghattes, où il entrera au service des radjahs de Dschaïpour et de Barathpour. De là il passera, en 1772, à celui du Persan Noudschouh Khan, ministre du Grand Mogol de Delhi, Shah Alloum. L'année d'après, déjà, nous le voyons agir en qualité de prince souverain d'un fief impérial, celui de Sardhana, qui lui a été concédé, soit en reconnaissance de services réellement rendus, soit, plus vraisemblablement, en paiement de la solde de ses troupes. Sombre n'était pas marié encore; il vivait en concubinage avec une indigène, dont il avait un fils naturel alors âgé de 12 ans, reconnu par lui dans les formes légales et qui portait le nom de Nab-ab-zasser-Nab-Khan, ou, plus chrétiennement, de Balthasar, comme son digne père d'ailleurs.

« Ainsi Sumru était un prince! » s'exclame Noti, jugulé par l'admiration. Et il ajoute: « Honneur à l'actif artisan strasbourgeois. Nous, ses compatriotes (?), nous ne lui dénierons pas notre admiration pour son génie! »

Comme, deux ans après, le radjah de Sardhana — petite principauté assise sur les bords du Gange supérieur, au pied de l'Himalaya — s'empare d'Agra et est, par le Grand Mogol, nommé gouverneur de cette ville, ancienne résidence (en 1600) de Baber, successeur de Tamerlan et d'Akbar le Grand, cette nouvelle dignité arrache à notre estimable père jésuite ce cri du cœur: « Il est certain que Sumru s'installa à Agra dans l'un ou l'autre des anciens palais impériaux. On ne peut se défendre d'un sentiment à la fois d'amertume et d'étonnement, en songeant que ces salles éblouissantes d'or et de diamants (?) s'ouvrirent pour un ouvrier allemand (?) de basse extraction. . . » Suit alors le petit couplet obligatoire, depuis Schiller, sur « les sentiments qui agitent le cœur du rude guerrier quand il contemple, du haut de son palais, l'océan des toits et terrasses qui s'étend à ses pieds et qu'il évoque l'image de son étroite allemande patrie qui, que, dont etc. etc. . . . »

(A suivre.)